



Annuaire Français de Relations Internationales
AFRI 2006, volume VII
Editions Bruylant, Bruxelles

PASINETTI Jérôme, "Le conflit russo-tchéchène, écho du 'choc des civilisations'",

AFRI 2006, volume VII

Disponible sur <http://www.afri-ct.org/IMG/pdf/pasinetti.pdf>

Tous droits réservés - Centre Thucydide - contact : centre.thucydide@afri-ct.org

LE CONFLIT RUSSO-TCHÉTCHÈNE, ECHO DU «*CHOC DES CIVILISATIONS*»?

PAR

JÉRÔME PASINETTI (*)

En l'espace d'une année, trois Présidents tchétchènes sont morts de manière violente : en février 2004, Zelimkhan Iandarbiev est éliminé au Qatar par les services spéciaux russes, lors d'un attentat à la voiture; le 9 mai 2004, le Président élu sous les auspices de la Fédération de Russie (1), Akhmad-Khadji Kadyrov, est assassiné lors des cérémonies d'anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale; enfin, en mars 2005, Aslan Mashkhadov, le Président indépendantiste formellement élu en 1997, lors d'un scrutin observé et validé par l'OSCE, est éliminé dans des circonstances qui restent toujours à élucider. Cette macabre liste, à laquelle on pourrait ajouter la plupart des *leaders* tchétchènes, suffirait à elle-même à illustrer la terrible impasse politique dans laquelle la Tchétchénie ou plus précisément l'Itchkérie (2) et la Russie se trouvent. Désormais, toute négociation politique pour sortir du conflit semble peu probable si tant est qu'elle n'ait jamais été envisagée sérieusement par le Kremlin. Une résistance politiquement et militairement affaiblie, une diaspora sans réelle légitimité, un processus de «tchéchéenisation» qui tend à la guerre civile, tous ces facteurs concourent à altérer la nature première d'un conflit lié à un processus de décolonisation.

Parallèlement, peut-on encore se limiter à évoquer un caractère uniquement tchétchène? Ne vaudrait-il pas mieux parler d'un conflit nord-caucasien? Car si les combats de grande envergure disparaissent peu à peu de la république autonome de Tchétchénie, ce n'est que pour mieux réapparaître dans les républiques voisines : prise de Nazran, capitale de l'Ingouchie, pour une nuit, en juillet 2004; prise d'otages sanglante de Beslan, en Ossétie du Nord, en septembre 2004; combats de rue dans Naltchick, capitale de la Kabardino-Balkarie, en octobre 2005. Il est fort à parier que l'été 2006 verra les «métastases» du conflit frapper le Daghestan, la Karatchaïevo-Tcherkessie, voire Stavropol ou Moscou. Quelle est donc aujourd'hui la nature réelle du conflit russo-tchétchène? Ou, plus exacte-

(*) Doctorant en Sciences politiques au Centre Thucydide de l'Université Panthéon-Assas (Paris II, France).

(1) Au terme d'un scrutin qui n'a pas répondu, loin de là, aux standards minimaux requis, alors que le précédent Président était toujours formellement au pouvoir.

(2) Nom donné à la Tchétchénie par les indépendantistes.

ment, comment les différents acteurs internes ou externes se le représentent-ils ? D'une guerre de libération nationale à une terre de *djihad* en passant par une guerre ethnique locale ou un embrasement aux déterminants économiques, les représentations géopolitiques de ce conflit non seulement restent très diverses, mais ont également fortement varié dans le temps.

D'une part, l'hétérogénéité des acteurs (États, institutions internationales, mouvements insurrectionnels, ONG, média), de leurs objectifs, de leurs modes opératoires et, *in fine*, de leur vision du monde expliquent cette confusion. D'autre part, ce conflit a connu une succession de chocs externes, mais également internes, qui altère insensiblement sa nature, jusqu'à lui conférer une importance dans le champ diplomatico-stratégique des relations internationales qui n'aurait pas dû, en toute logique, lui revenir.

DE LA GUERRE DE LIBÉRATION NATIONALE A LA FIN DES ILLUSIONS

Un triple cercle concentrique d'acteurs

La compréhension des différentes perceptions du conflit tchétchène et de leur évolution nécessite en premier lieu une typologie rapide des acteurs, répartis en trois cercles concentriques, permettant de spécifier grossièrement nature et objectifs de chacun.

Le premier de ces cercles regroupe bien sûr les éléments politico-militaires de l'affrontement, lesquels ne sont pas monolithiques. La Fédération de Russie demande à ses forces armées et à ses structures de force un effort soutenu et *a priori* disproportionné par rapport aux objectifs de sécurisation : sont impliqués dans les opérations de guerre de très importants contingents de l'armée, différents services de sécurité (FSB, GRU), les troupes OMON du ministère de l'Intérieur et celles des gardes-frontières. A cet imbroglio militaire (qui d'ailleurs nuit gravement à la coordination et à l'efficacité des opérations menées sur le terrain) se superposent des échelons politico-administratifs liés à la nature fédérale de l'Etat, sinon en constante rivalité, du moins manquant largement d'homogénéité. La tentative du président V. Poutine de rétablir une verticale du pouvoir, notamment à travers la nomination, d'une part, de superpréfets aux prérogatives étendues (3) et, d'autre part, des présidents des républiques autonomes au lieu de leur élection, se heurte, malgré de réels succès, à une réalité complexe et peu réductible à un canevas simplifié.

En face, si les mouvements de résistance tchétchènes présentaient lors de la première guerre une impression d'unité et de coordination qui leur permettraient de mener des opérations de grande envergure (jusqu'à la reprise

(3) D. Kozak pour la zone qui nous intéresse.

de Grozny), ils se sont progressivement divisés, d'abord pendant l'entre-deux-guerres, puis à la reprise du second conflit; ces divisions se sont faites sur des clivages internes (religieux, claniques et économiques), mais semblent bien avoir été, dans une certaine mesure, attisées par les services spéciaux russes : aujourd'hui s'affrontent des mouvements de résistance, par ailleurs très atomisés entre commandants de terrain et groupes islamonationalistes, et des milices tchéchènes pro-russes, sous l'égide notamment de la famille Kadyrov.

Font partie des acteurs du deuxième cercle ceux qui tentent ou ont tenté de jouer un rôle opérationnel même modeste : médias, organisations non gouvernementales occidentales, organisations de solidarité arabo-musulmanes. Ces acteurs occupent diverses fonctions (information; dénonciation des violations des droits de l'homme; soutien financier, humain et logistique de la résistance) et font le lien entre premier et troisième cercle en véhiculant et influençant les représentations géopolitiques.

Quant au dernier cercle, il est composé des États et institutions internationales pour lesquels le conflit tchéchène représente un enjeu, une donnée de leurs relations internationales, voire un fardeau. Il s'agit de l'Union européenne ou UE (d'abord la Commission européenne, puis les États de l'Union, en particulier la France et l'Allemagne avec la Suisse), des États-Unis, de la Turquie, des États du Golfe, de l'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe (OSCE) et du Conseil de l'Europe. S'il n'est pas nécessaire de pointer l'hétérogénéité des points de vue en Europe, il n'est pas inutile de rappeler que, aux États-Unis, la définition de la politique étrangère n'est pas l'apanage exclusif de l'exécutif, mais dépend aussi du Congrès, des médias et des plus influents *think tanks*.

Chacun de ces acteurs inscrit le conflit tchéchène dans son propre agenda au regard de ses priorités, de ses contraintes et de ses objectifs internes. De ces éléments découle une représentation géopolitique du conflit qui va se constituer, évoluer et entrer en compétition avec celle des autres acteurs. Cette représentation géopolitique se définit comme «*l'ensemble des schémas historiques et géographiques qu'une collectivité ou, plus précisément, ses dirigeants se fait d'elle-même*» (4) ou des autres.

Un premier conflit de libération nationale

De 1994 à 1996 se déroule une guerre qui s'inscrit dans un processus de décolonisation de l'Union soviétique. Tchétchénie et Tatarstan, suivant le mot du président Eltsine, prennent autant d'autonomie que possible, allant, pour la première, jusqu'à la déclaration d'indépendance. La guerre se fonde sur des motifs géopolitiques classiques : la peur de la contagion dans le Nord-Caucase, la volonté russe de ne pas perdre pied dans son étranger pro-

(4) Pascal LOROT/François THUAL, *La Géopolitique*, Montchrestien, Paris, 1997, 158 p.

che et de continuer à contrôler les voies d'évacuation des hydrocarbures du bassin caspien. De même, son déroulement oppose les troupes régulières russes mal préparées, mal commandées et sans motivation, à des unités tchéchènes qui utilisent les ressources classiques de la guérilla urbaine et de montagne. Si les événements sont très violents, Grozny finissant par être comparée à Stalingrad, le *jus in bello* sera en définitive bien moins violé durant cet épisode que plus tard. Logiquement, les représentations de ce conflit s'avèrent plutôt tranchées et polarisées : dans le camp tchéchène, globalement, l'unité prévaut et combattants comme non-combattants se projettent dans une perspective de libération nationale et de construction d'un État indépendant, même si les contours et la nature de cet État restent flous ; à l'opposé, dès le début, la population russe désavoue un gouvernement qui s'est lancé dans une aventure militaire et jette des conscrits dans une fournaise médiatisée.

Du point de vue occidental, sans tomber dans la simplification, la perception du conflit est à peu près unanime : c'est «le loup tchéchène contre l'ours russe». L'emploi de ces images n'est à cet égard pas neutre. L'évocation du peuple tchéchène martyrisé pendant des siècles, isolé dans sa guerre inégale et drapé dans son honneur, renvoie à une certaine représentation «romantique» ; des parallèles avec les «barbudos» guévaristes seront même faits. Les acteurs présents sur place à cette époque, humanitaires comme journalistes, véhiculent cette image auprès des grands médias occidentaux.

Cette identité forgée dans la guerre d'une nation entière et une résistance séculaire s'incarne parfaitement dans l'hymne des combattants de 1994-96 (5) :

*«La nuit où les loups sont nés,
A l'approche de l'aube, les lions rugissaient.
Nous sommes alors arrivés,
Du fond des âges, dans ce monde hostile.
Depuis, nous ne plaisons à personne,
Mais nous avons conservé notre dignité.
Des siècles durant, nous nous sommes assurés
Par la lutte, la liberté ou la mort.
Et même si les montagnes de pierre
Brûlent dans le feu des batailles,
Aucune horde au monde
Ne nous mettra à genoux.»*

Or, le manque de contrôle des forces russes sur le théâtre des opérations et leur mauvaise appréhension du rôle des média permettent aux journalis-

(5) Anne LE HUÉROU/Aude MERLIN/Amandine REGAMEY/Silvia SERRANON, *Tchéchénie : une affaire intérieure ?*, CERI/Autrement, Paris, 2004, 166 p.

tes de faire leur travail, de publier des témoignages, de dénoncer les exactions et les dérapages de l'armée russe et, surtout, ramènent des images. Celles-ci, présentant les cadavres de jeunes Russes dans les rues de Grozny et les photos de combattants tchéchènes triomphants, hâteront la déconfiture morale de l'armée russe et sa défaite politique.

Cette dernière ne se fonde pas seulement sur une politique de communication inadaptée, mais également sur une réelle défaite tactique et opérationnelle des troupes russes. En définitive, l'asymétrie des forces sera beaucoup moins prononcée lors de la première guerre que durant la seconde. Les Russes ne contrôleront jamais ni les zones montagneuses, notamment les cols permettant de maintenir une ligne logistique (ravitaillement et évacuation), ni véritablement les grandes agglomérations. Cette capacité des forces de Doudaev à affronter les Russes fera que cette guerre revêtira des aspects classiques de guérilla et de contre-guérilla et que les modes d'action terroristes (6) seront peu employés. La prise d'otages de l'hôpital de Boudionnovsk (sud de la Russie) en 1995, par Chamil Bassaev (déjà!), en constitue un des rares exemples : si elle évoque les cas futurs du théâtre de la Doubrovka ou de l'école de Beslan, elle finira moins dramatiquement, sans doute grâce en partie aux concessions russes, et contribuera à étayer la réputation de Bassaev. Finalement, les stratégies conventionnelles employées avec succès, grâce à une asymétrie militaire moins marquée, éviteront aux Tchétchènes de devoir recourir à l'arme du faible au fort, à savoir le terrorisme, d'accepter des aides potentiellement contre-productives et de faire de leur territoire un lieu de *djihad*.

Ce ne sera pas le cas pendant la seconde guerre.

Les chocs internes de l'entre-deux-guerres

La période qui suit la victoire militaire tchéchène et les accords de Khasaviourt en 1996 porte en son sein les germes de la seconde guerre.

L'échec politico-militaire précédent illustre et explique en partie la profonde crise d'identité qui affecte alors la société russe et en particulier ses forces militaires et ses élites. L'ex-empire part en lambeaux : les pays baltes adhèrent à l'OTAN ; l'Ukraine regarde ostensiblement à l'ouest ; le sud du Caucase cherche à se défaire d'une tutelle trop pesante ; enfin, l'opération militaire de l'OTAN au Kosovo est la goutte qui fait déborder le vase en cristallisant tous ces ressentiments latents. Comme un mouvement de balancier, la société russe s'avère mûre pour un retour aux valeurs nationalistes, pour les concepts de «dictature de la loi» ou de «verticale du pouvoir», bref pour vouloir venger l'humiliation de 1996. Comme le souli-

(6) Nous emploierons ici la définition du terrorisme utilisée par le département d'Etat américain : «une violence préméditée, à motivations politiques, exercée contre des cibles non combattantes par des groupes sub-nationaux ou des agents clandestins, dont le but est généralement d'influer une opinion».

gnent de nombreux analystes, cette crise identitaire se focalise sur la question tchétchène parce que cette dernière renvoie à d'autres thèmes considérés comme centraux en Russie : la crainte d'un « effet dominos » en Ciscaucasie, l'intangibilité des frontières de la défunte RSFSR (République socialiste fédérative soviétique de Russie).

Plus profondément, la Tchétchénie s'ancre de manière singulière dans la conscience collective russe car c'est dans ce petit territoire plus que dans aucun autre que se forgera une partie des mythes constitutifs de l'imaginaire national russe. A la fois « étranger et semblable » (7), le Tchétchène fascine par son attachement à la liberté et sa fierté, en même temps qu'il effraie par sa barbarie et son infamie lors de sa collaboration (essentiellement imaginaire) avec les Nazis durant la Seconde Guerre mondiale. *La Berceuse Cosaque* de Lermontov évoque ainsi « *le méchant Tchétchène qui rampe sur la berge et aiguise son grand couteau* ». Ce discours, fondé sur la violence atavique et la trahison des Tchétchènes, sera même relayé par des analystes occidentaux. Par exemple, Viatcheslav Avioustkii souligne la grande violence des Tchétchènes envers la population russe et leur antisémitisme supposé et tente d'accréditer la thèse de la collaboration avec les forces allemandes (8). Cette manœuvre lui vaudra une sèche réponse de Sophie Shihab (9).

Pour autant, cette nouvelle configuration russe n'aurait seule peut-être pas suffi à expliquer la dénaturation progressive du second conflit. Certes, la prégnance des enjeux symboliques pour la Russie faisait de la Tchétchénie un bouc émissaire idéal et l'endroit parfait pour reconstruire le mythe national grand-russien. Toutefois, les Tchétchènes alimenteront eux-mêmes, comme suivant une malédiction éternelle, leur propre bûcher. En effet, autant le peuple tchétchène fut uni durant les heures sombres, autant l'époque de quasi-indépendance de 1996-99 verra resurgir les tendances historiques d'une société aux structures archaïques, évoquant les civilisations montagnardes méditerranéennes de Fernand Braudel (criminalisation, atomisation). Parallèlement, l'Islam soufi et confrérique, cœur de l'identité de résistance tchétchène, se trouve concurrencé par un mouvement wahhabite agressif mais, paradoxalement, plus en phase avec les aspirations d'une partie de la jeunesse.

L'incapacité du gouvernement tchétchène à mettre en place un État viable dans cette période intermédiaire résulte de la confluence de plusieurs facteurs. Le pays connaît alors une profonde crise économique qui, associée aux bouleversements de valeurs liés au conflit, va faire le lit d'une montée

(7) Anne LE HUÉROU *et al.*, *op. cit.*

(8) Viatcheslav AVIOUSTKII, « La Russie face au 3^e djihad », *Politique internationale*, n° 98, hiv. 2002-2003, pp. 191-208.

(9) Sophie SHIHAB, « Réponse à un anti-tchétchène », *Politique internationale*, n° 98, hiv. 2002-2003, pp. 209-223.

des extrémismes : certains commandants de terrain basculent vers la grande criminalité, à l'instar d'Arbi Baraev, de Vakha Arsanov ou des frères Akhmadov, et minent le monopole de violence légitime de l'État alors que, en même temps, se développent plus ou moins concomitamment des groupes dits « wahhabites ».

L'essor de ces derniers se fonde sur au moins deux facteurs : d'une part, la puissance financière des organisations saoudiennes ou salafistes (à travers un certain nombre d'organismes caritatifs dont Global Relief Foundation, Benevolence International Foundation ou El Haramein Islamic Foundation) (10) leur permet de s'implanter et de profiter de la lame de fond de réislamisation sensible depuis 1988; d'autre part, une partie de la jeunesse tchétchène, à la faveur du chaudron de la guerre, tente de remettre en cause les structures rigides de leur société, en particulier le poids prééminent des aînés. Fascinée par les réussites militaires de certains commandants et par leur volume financier, qui permet d'acquérir les armements les plus modernes, elle va rejoindre notamment les Forces islamiques des frères Baraev ou la garde chariatique d'Abdul-Malik Mezhidov (11).

De son côté, Aslan Mashkhadov, élu Président en 1997 sous les auspices de l'OSCE, cherche à éviter à tout prix la confrontation avec cette minorité radicale et lourdement armée et fait des concessions, en particulier sur l'introduction de la *Charia*, qui lui seront plus tard reprochées. Moscou sape également son autorité en ne remplissant pas ses obligations de soutien financier et en ne répondant pas aux appels à l'aide de Mashkhadov. Ce dernier ne pourra donc pas empêcher Bassaev de se lancer dans une aventure militaire et de fournir l'occasion rêvée aux forces russes de prendre leur revanche.

LE *DJIHAD* EN TCHÉTCHÉNIE, UN MYTHE QUI PREND CORPS

Dénaturation du deuxième conflit : « un djihad re-territorialisé » (12)

Tirant les leçons de leur déconfiture militaire, les élites politiques, militaires et sécuritaires russes vont anticiper la reprise des hostilités en tentant de créer les conditions idoines qui avaient tant fait défaut en 1994 :

- garantir une direction politique ferme qui évitera les atermoiements de l'époque Eltsine. En ce sens, Vladimir Poutine avait autant besoin d'une

(10) François GIRODINEAU, « Le terrorisme tchétchène », *Défense nationale*, nov. 2004, pp. 75-88.

(11) Miriam LANSKOY, « Chechnya's internal fragmentation, 1996-1999 », *The Fletcher Forum of World Affairs*, vol. XXVII, n° 2, été-aut. 2003, pp. 185-205.

(12) Pénélope LARZILLIÈRE, « Tchétchénie : le djihad reterritorialisé », *Critique internationale*, n° 20, juil. 2003, pp. 151-164.

guerre en Tchétchénie pour affermir son pouvoir que celle-ci avait besoin de lui pour durer.

- obtenir l'adhésion du peuple russe. L'aventure militaire de Bassaev et de Khattab au Daghestan, durant l'été 1999, et les explosions d'immeubles à Moscou et Volgodonsk en septembre 1999 susciteront au sein de la population russe un rejet massif des Tchétchènes et, plus largement, des Caucasiens, utilisant un racisme latent et encourageant une attitude «quasi génocidaire». A ce stade, il est nécessaire de préciser que ces attentats n'ont jamais été revendiqués par les Tchétchènes (alors que la tuerie d'enfants de Beslan le sera) et que de nombreux éléments tendent à faire penser qu'il pourrait s'agir d'une manipulation des services de sécurité russes (13). De même, l'incursion de Bassaev aurait pu se fonder sur des informations déformées à dessein par le FSB.
- faire du territoire tchétchène un huis clos médiatique, en évitant que les médias tant russes qu'étrangers puissent y avoir accès et véhiculent un message contraire aux intérêts du Kremlin.
- appliquer une doctrine opérationnelle et tactique qui évite les confrontations directes avec les combattants ennemis dans un cadre de guérilla, en privilégiant le repérage et l'encerclement des troupes ennemies, des frappes d'artillerie et bombardements aériens et un investissement progressif des bastions naturels (villes et montagnes) (14).
- miner la résistance ennemie en suscitant des dissensions, en s'appuyant dès que possible sur des supplétifs locaux (même si leur loyauté est loin d'être avérée) et en appliquant des techniques de contre-insurrection très dures (camps de filtration, campagnes systématiques d'enlèvements et de disparitions, appels à la dénonciation, chantages sur les combattants en prenant en otages leurs familles, etc.).

Les stratégies opérationnelle, médiatique et politique russes vont remporter d'incontestables succès. Elles vont empêcher la répétition du premier conflit en minant la cohésion de la résistance tchétchène, en coupant leurs voies d'approvisionnement par la fermeture plus étanche des frontières avec la Géorgie et sa vallée de Pankissi et en imposant leur propre représentation de la guerre avec les Tchétchènes. Le nom officiel de ce conflit, qualifié d'«*opération antiterroriste*», illustre bien le registre sémantique, émotionnel et politique dans lequel le Kremlin souhaite cantonner cette guerre : de partisans ou rebelles les Tchétchènes sont relégués au rang de bandits, puis de terroristes islamistes au fur et à mesure des événements. Un discours de plus en plus violent et dépréciateur est symboliquement utilisé par Vladimir Poutine, qui jure de «*buter les terroristes tchétchènes jusque dans les chiottes*».

(13) Svante E. CORNELL, «The war against terrorism and the conflict in Chechnya: a case for distinction», *The Fletcher Forum of World Affairs*, vol. XXVII, n° 2, été-aut. 2003, pp. 167-184.

(14) Isabelle FACON, «La seconde guerre de Tchétchénie», *Annuaire français de relations internationales*, vol. II, 2001, pp. 787-806.

Cette phraséologie, relayée par les médias russes qui peu à peu repassent sous le contrôle de l'État ou des groupes financiers qui lui sont alliés, sert de support à une large campagne de contrôle de l'information.

En revanche, les forces tchéchènes perdent peu à peu les atouts qui avaient été les leurs lors du premier conflit. L'asymétrie militaire est cette fois nettement en leur défaveur (15). Ils n'arrivent plus à exporter médiatiquement leur souffrance et leurs revendications politiques. Et, plus grave, les attentats de Moscou et Volgodonsk, qui leur sont à cette époque attribués, et l'aventure militaire de Bassaev ont gravement entamé leur crédit moral auprès de l'opinion publique et des dirigeants occidentaux. Sans parler que leur calvaire pèse peu à côté des enjeux stratégiques et énergétiques qui se négocient entre Moscou et l'Europe. Militairement acculée, politiquement isolée et en butte à des violations permanentes et très graves des droits fondamentaux, l'insurrection tchéchène prend alors un virage qui était en gestation depuis quelques années : la frange la plus active de la résistance sera aussi la plus radicale, celle qui, se réclamant du wahhabisme, appelle en un sens de ses vœux ce nouvel affrontement avec le Russe orthodoxe.

Même si ces groupes reconnaissent plus ou moins l'autorité formelle de Mashkhadov, il est évident qu'ils disposent de plus grandes capacités opérationnelles et sont en mesure d'imposer une partie de leurs objectifs. De plus, ils vont inscrire leur lutte dans la dynamique de *djihad* et utiliser des modes d'action terroristes. En outre, il est nécessaire de souligner que l'identité tchéchène s'est en grande partie forgée dans la lutte contre le conquérant colonisateur et que, dans ce cadre, ont été convoquées les forces mobilisatrices de l'islam sunnite soufi, à travers les deux grandes confréries qui participent à la structuration horizontale de la société tchéchène : les Naqshbandiya et Qadiriya.

Or, les luttes du XVIII^e siècle du cheikh Mansour et du XIX^e siècle avec l'imam Chamil avaient déjà utilisé la puissance unificatrice du *Ghazavat* qu'il faut distinguer du concept de *djihad* dans ce contexte particulier : Si le premier désigne des combats entre armées, le second renvoie à l'effort du croyant pour s'améliorer (*djihad* majeur) ou à la lutte pour la défense de l'*oumma* (*djihad* mineur). Comme le souligne Pénélope Larzillière (16), en dressant un parallèle éclairant avec les groupes palestiniens, «*la notion de djihad est donc ici développée en lien étroit avec la référence à l'indépendance et n'a acquis de réelle signification pour certains combattants tchéchènes qu'en s'incarnant dans le cadre de la lutte nationale*».

(15) Pour une analyse très complète des aspects tactico-opérationnels du second conflit, cf. Mark KRAMER, «The perils of counterinsurgency : Russia's War in Chechnya», *International Security*, vol. XXIX, n° 3, hiv. 2004-2005, pp. 5-64.

(16) Pénélope LARZILLIÈRE, *op. cit.*

Pour autant, on ne peut nier que la seconde guerre a vu la multiplication d'actions terroristes, en particulier d'attentats-suicides visant des civils (trains de Mineralye Vody en 2002, concert de rock à Moscou en juillet 2003, près de la Douma en décembre 2003, dans le métro moscovite en février 2004, double crash d'avions en 2004...). L'élargissement du répertoire d'action des *boëiviki* ne constitue forcément pas une surprise : déjà Tolstoï relatait que les femmes tchétchènes tentaient d'assassiner des officiers tsaristes suivant les prescriptions de l'*adat*, le droit coutumier tchétchène. Celui-ci, encore en vigueur, accorde une place particulière à la notion de vendetta, de vengeance, quand tous les hommes de la famille ont été tués ou incapacités. Cela explique pourquoi ce sont essentiellement des femmes, les fameuses «veuves noires» de Bas-saev, qui mènent ces opérations-suicides. Même si la quasi-impossibilité de mener des enquêtes sociologiques de terrain n'autorise qu'à formuler des hypothèses, il semble qu'une partie au moins de ces «*shahidki*» ou femmes-kamikazes s'inscrit dans cette logique de vengeance ritualisée, où la désespérance personnelle va fournir aux groupes islamistes radicaux les moyens de leurs actions.

La présence, aux côtés des groupes nationalistes, de volontaires arabes issus de l'«Internationale djihadiste» a été instrumentalisée par le Kremlin pour faire de la Tchétchénie un lieu d'affrontement avec les salafistes djihadistes, en occultant délibérément la dimension indépendantiste. Seront systématiquement soulignées les potentielles accointances entre les *boëiviki* et la nébuleuse Al-Qaïda. Ayman Al Zawahiri et Oussama Ben Laden dirigeront des montagnes afghanes les actions terroristes en Russie, *via* leurs représentants locaux, les Khattab ou Abou Al Walid!

De même, la présence de combattants tchétchènes sera maintes fois signalée aux côtés des Talibans en Afghanistan, sans que cela ne soit jamais avéré après enquête. La raison en est que les combattants de l'ex-URSS, en particulier ouzbeks, sont assimilés par les Pakistanais aux Tchétchènes ou que ceux-là s'attribuent eux-mêmes la nationalité des seconds car elle véhicule une image positive. En fait, de l'aveu même du FSB, jamais les combattants étrangers en Tchétchénie ne dépasseront les deux cents. Leur marge de manœuvre, à la différence de l'Iraq d'Al Zarqoui, en est d'autant plus réduite qu'ils sont très mal acceptés par la population et qu'ils doivent être parrainés par des groupes autochtones. Pourtant, ce sont effectivement eux qui sauront donner une audience maximale à leurs actions, notamment *via* les sites Internet (de type kavkazcenter) à destination de leurs soutiens financiers du golfe Persique.

En définitive, l'irruption du registre religieux dans le discours de justification de la guerre, le recours de plus en plus fréquent au terrorisme et des liens ténus mais réels avec l'«Internationale djihadiste» permettent au Kremlin de donner une certaine crédibilité à sa représentation de son conflit avec

son «étranger proche» (17), à savoir que la Tchétchénie n'est qu'un des aspects d'un terrorisme international qui vise à saper les bases de la civilisation chrétienne. Que l'on puisse objecter, à notre sens avec raison, que le conflit tchétchène correspond plus à un islamo-nationalisme et qu'il a été, jusqu'à au moins récemment, un lieu de «*djihad re-territorialisé*» (18) plutôt que le lieu d'expression d'un Al Qaïda mythique importe malheureusement peu : l'opinion publique internationale et, en conséquence, les dirigeants occidentaux retiennent les images des enfants assassinés de Beslan ou celles de ces veuves noires du théâtre de la Doubrovka. Toutefois, si cette représentation géopolitique russe s'impose lentement, c'est aussi parce qu'elle a bénéficié d'une série de ruptures dans le champ des relations internationales.

Les chocs externes

Au premier rang de ces ruptures se situe bien sûr le 11 septembre 2001, auquel il faudra ajouter le 11 mars 2004 de Madrid, le mois de juillet 2005 londonien et, sans doute, de futures opérations sur les sols occidentaux. Dès le 12 septembre 2001, Vladimir Poutine déclarait que «*le peuple russe comprenait les Américains mieux que n'importe quel autre, pour avoir souffert du terrorisme en premier*». Les images des Tours jumelles s'effondrant et, en contrepoint, la guerre globale contre la «terreur» décrétée par le gouvernement de George W. Bush ont introduit un nouveau paradigme dans les affaires internationales, à l'aune duquel vont être réexaminés tous les conflits et les luttes de la planète. Le conflit tchétchène passe ainsi progressivement de la lutte de libération nationale à un foyer de *djihad* terroriste aux yeux du grand public.

Malgré les efforts des ONG et des rares journalistes qui prennent le risque de se rendre sur place, presque aucune image du siège de Grozny, des tristement célèbres *zatchitski* (opérations de nettoyage) ne filtre, alors que les actes terroristes tchétchènes sont amplement médiatisés tant par ceux qui les perpètrent que par leurs victimes. Paradoxalement, convergent en ce point les intérêts du Kremlin, qui cherche à obtenir un blanc-seing auprès des autres gouvernements, et ceux des djihadistes internationalistes, qui utilisent le problème tchétchène pour poursuivre leurs propres objectifs de conflagration globale, sans souci pour le caractère contre-productif de leurs actions pour un éventuel règlement politique.

Les effets ne se font pas attendre. Les institutions européennes, l'OSCE et le Conseil de l'Europe, minorent leurs critiques vis-à-vis de Moscou. Les gouvernements européens font passer la *RealPolitik* avant les considérations humanitaires et les droits de l'homme. Les Etats-Unis initient un partena-

(17) Expression de Viatcheslav Avioutskii.

(18) Pénélope LARZILLIÈRE, *op. cit.*

riat stratégique avec la Russie. Même en France, le mot «tchétchène» évoque de plus en plus le terrorisme. Ce sont les fameuses filières dites «tchétchènes» qui s'imposent à la une des journaux et non pas le cauchemar vécu par les réfugiés. La représentation par les Occidentaux du conflit évolue donc sensiblement.

Les acteurs tchétchènes eux-mêmes perçoivent cette nouvelle configuration et se sentent abandonnés par les Occidentaux. Ils expliquent que, s'ils sont conscients des conséquences négatives de l'aide des organisations djihadistes, dans la tourmente, ils ne sont pas en mesure de refuser la moindre main tendue, fût-elle traîtresse. Et au fur et à mesure, ils vont intégrer eux-mêmes cette représentation de leur combat et sont susceptibles de donner encore un autre visage à cette guerre.

Un cancer hors de contrôle?

La mort de Mashkhadov en 2005 pourrait ainsi constituer un tournant réel dans le conflit russo-tchétchène. Elle souligne malheureusement qu'aucun règlement politique négocié n'est envisageable, même à moyen terme. Les réussites de la stratégie russe commencent en outre à générer des effets indésirables. Si le territoire tchétchène est loin d'être pacifié, la politique de sous-traitance du maintien de l'ordre et des opérations de combat aux supplétifs tchétchènes (en particulier les *Kadyrovtsis*, les milices de Ramzan Kadyrov) porte ses fruits et pousse les groupes tchétchènes à opérer dans les républiques voisines. Au surplus, la politique du Kremlin consistant à présenter les *boëiviki* comme des islamistes, voire à soutenir discrètement ceux qui perpètrent des actes terroristes pour pouvoir mieux les stigmatiser (19) fait que la nouvelle génération qui émerge, sans repères et sans autre perspective que la guerre, a parfaitement intégré cette représentation d'elle-même. Comme le souligne Bassaev dans un entretien avec ABC réalisé par Andreï Babitski le 28 juillet 2005, «*je reconnais que je suis un mauvais gars, un bandit, un terroriste. Mais, eux, comment les appelez-vous? Ce sont les Russes les terroristes. Et nous, nous luttons pour notre indépendance nationale*».

Fort logiquement, la guerre de Tchétchénie sort de ses frontières et les opérations les plus spectaculaires ont lieu dans les autres républiques nord-caucasiennes même si quotidiennement les troupes russes sont accrochées en Tchétchénie, notamment avec des mines radio-commandées ou des engins explosifs improvisés. Les 21 et 22 juillet 2004, un commando investit Nazran, la capitale ingouche, détruisant les structures de forces locales. Le 13 octobre 2005, l'opération «Victoire» est menée contre les forces de l'ordre

(19) De très nombreuses zones d'ombre existent sur une éventuelle collaboration indirecte entre des groupes islamistes et des structures de force russes. Comme le signalent ironiquement certains journalistes, l'endroit le plus sûr de Tchétchénie, ce serait à côté de Bassaev...

de Naltchik, capitale de la Kabardino-Balkarie, quelques mois après de sérieux affrontements avec la *djamaat* (20) Iarmouk et son chef Muslim Ataev.

Cependant, ces opérations spectaculaires sont-elles encore étroitement liées au conflit tchéchène ou évoluent-elles maintenant de plus en plus de manière autonome? L'expression employée par Aude Merlin (21), «*une métastase de la guerre en Tchétchénie*», illustre parfaitement cette nouvelle réalité. Comme une métastase, ces nouveaux foyers de conflit se sont nourris du cancer tchéchène, se sont développés sur le terreau fertile des républiques voisines et vont vivre désormais une existence autonome en s'entretenant les uns les autres.

Dans un premier temps, ce sont essentiellement les forces de Bassaev qui, s'appuyant sur ses anciens réseaux de la Confédération des peuples montagnards du Caucase, cherchent à exporter le conflit tchéchène et à obtenir de l'aide des voisins. Le pouvoir fédéral russe applique alors une politique de répression des mouvements d'opposition nationale et des modes d'expression musulmane (qu'ils soient modérés-traditionalistes ou radicaux), qui n'est pas sans rappeler celle utilisée en Tchétchénie même. Des pouvoirs locaux extrêmement corrompus et impopulaires, une profonde crise socio-économique dans tout le Nord-Caucase qui n'offre aucune perspective à une jeunesse en perte de repères, tous les éléments sont en place pour que l'étincelle tchéchène embrase les foyers locaux.

Enfin, le pouvoir russe, en invoquant systématiquement la main d'une «*internationale islamiste*», a fourni, volontairement ou non, une identité à une jeunesse déboussolée. En effet, un jeune homme balkar (c'est-à-dire appartenant à la minorité turcophone), sans avenir car n'étant pas des clans dominants, en butte à une pression constante et stigmatisé comme musulman, a toutes les chances de se radicaliser. La composition ethnique du commando des combats de Naltchik, majoritairement issu de Kabardino-Balkarie, illustre à merveille cette évolution. Cette dernière sert un double objectif : au regard de la résistance tchéchène, elle oblige les troupes fédérales russes à se préoccuper des républiques voisines et à étendre leur dispositif (l'armée ne disposant pas actuellement des moyens nécessaires pour mener une guerre de grande ampleur sur l'ensemble du Nord-Caucase, elle pourrait desserrer son emprise sur la Tchétchénie même); d'un point de vue local, elle fournit un mode d'expression à l'opposition politique modérée ou radicale.

Toutefois, cette duplication de foyers islamo-nationalistes autonomes pourrait s'accompagner, dans un scénario pessimiste, d'une internationalisation du conflit tchéchène dans un cadre de référence djihadiste. La fin

(20) Une *djamaat* est une communauté musulmane et, par extension ou abus de langage, renvoie maintenant aux cellules islamistes radicales.

(21) Entretien réalisé le 26 octobre 2005, disponible sur le site Internet caucaz.com.

des espoirs de règlement politique avec la mort de Mashkhadov, l'officialisation du recours au discours religieux, avec la nomination de son successeur, Abdul Khalim Sadullaev (22), et la réintégration de la frange radicale au sein du gouvernement (23) pourraient augurer d'un virage extrémiste sur le modèle de Beslan. Aux opérations classiques de harcèlement en Tchétchénie, à la stratégie des «focos» dans les républiques voisines, s'ajouterait alors une dérive terroriste officialisée et assumée, alors que Mashkhadov avait toujours condamné les attentats-suicides et refusé l'exportation du conflit. Ces opérations kamikazes viseraient principalement les cibles civiles en Russie, comme elles l'ont déjà fait, mais pourraient également s'attaquer à des cibles officielles à l'étranger (24), voire aux pays occidentaux eux-mêmes. La sensation d'avoir été trahi et l'existence d'une importante diaspora, notamment en France, fourniraient le mobile et le réseau logistique nécessaires à ce type d'opérations, loin des bases nord-caucasiennes. La prophétie, relayée avec force depuis des années par Moscou pour justifier ses exactions, s'auto-réaliserait.

* *
*

Doit-on voir là une sorte de malédiction du «*choc des civilisations*» (25)? Nous avons tenté de comprendre comment le conflit tchétchène a changé de nature au fur et à mesure des années et des ruptures tant internes qu'externes. Le premier conflit s'inscrit dans un contexte de décolonisation et renvoie aux images classiques de libération nationale : les combats qui ont lieu voient s'affronter une armée régulière en décomposition et une guérilla conventionnelle hyper-motivée ; la représentation qui s'impose auprès des pays occidentaux et même de la population russe, *via* les médias et les ONG, est celle d'un peuple fier et rude en lutte pour son indépendance (peu de références à la religion et quasi aucun recours aux actions terroristes). La forte percée islamiste et la dérive criminalisante de l'entre-deux-guerres fournissent au Kremlin les raisons parfaites pour reconstruire l'identité nationale russe et venger l'humiliation militaire de 1996. Pour cela, une manipulation d'envergure semble même avoir été menée par les structures de force.

Des ruptures internes (une stratégie militaire et politique russe qui porte ses fruits et limite les possibilités des *boeïviki*, mais engendre une désespérance généralisée au sein d'une population brisées par des exactions de masse) et externes (irruption d'un islamisme radical internationaliste) altè-

(22) Imam, sa légitimité politique repose essentiellement sur son autorité religieuse et non pas sur une expérience militaire, de fait quasi inexistante.

(23) Bassaev a ainsi été nommé vice-Premier ministre.

(24) Comme le fit l'Asala en ciblant des diplomates turcs en Europe.

(25) Cf. Samuel HUNTINGTON.

rent alors la nature du conflit. Le recours fréquent aux opérations-suicides terroristes, un registre religieux de plus en plus prégnant, une atomisation des structures de commandement tchétones et, *in fine*, la désintégration totale d'une société soumise à des coups de boutoir d'une violence inouïe illustrent et expliquent le lancement d'un *djihad*. Cependant, ce dernier est qualifié de «re-territorialisé» dans la mesure où il ne se développe qu'en référence à la lutte pour la liberté.

Pour l'instant, cette compétition entre représentations géopolitiques voit la version russe s'imposer lentement tant à sa propre population et à l'Europe qu'à une partie de la jeunesse tchétonne et, plus largement, nord-caucasienne. Le Kremlin a contribué à développer une prophétie auto-réalisatrice qui, si elle l'a servi dans un premier temps, pourrait s'avérer incontrôlable : des foyers islamo-nationalistes s'allument progressivement dans l'ensemble des républiques ciscaucasiennes. Enfin, la frange radicale de la résistance tchétonne pourrait faire sienne le programme d'inspiration «al qaïdiste» et verser dans une lutte de civilisation à civilisation, en perdant de vue les objectifs politiques initiaux d'indépendance. Pour leur plus grand malheur et pour le nôtre, la Tchétchénie deviendrait alors un écho du «*choc des civilisations*».